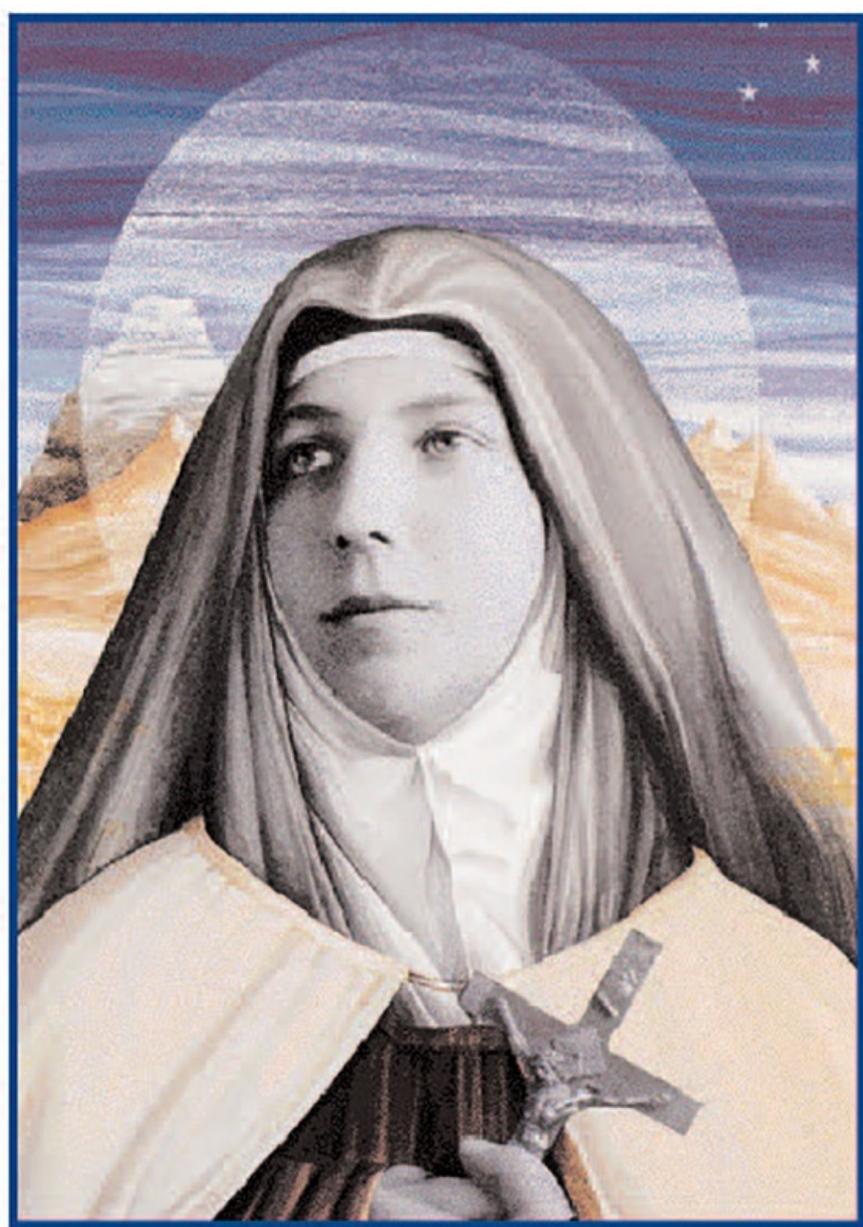


Eduardo T. Gil de Muro

TERESA DE LOS ANDES

La sainte au cœur de feu



Eduardo T. Gil de Muro

TERESA DE LOS ANDES

La sainte au cœur de feu

Juanita Fernández Solar (1900-1920), devenue Soeur Teresa de Jesús au Carmel, est plus connue aujourd'hui sous le titre de sainte Teresa de los Andes. Première sainte canonisée du Chili, elle incarne toute la fougue et la ferveur de l'Amérique latine.

Malgré une santé fragile, elle vit intensément une jeunesse prometteuse : sport, amitiés, apostolat. À la racine de son rayonnement, couve un mystère : un amour intense, dévorant pour le Christ qui la conduit au carmel de Los Andes. Là, en onze mois seulement, elle achève sa course et lègue un message tout simple : Dieu est joie infinie. Fou d'amour pour sa créature, le Christ appelle une réponse d'amour qui doit transfigurer toute notre vie.

Disciple de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Bienheureuse Elisabeth de la Trinité, Teresa de los Andes n'était connue jusqu'ici que par ses écrits. Un portrait tout en nuances, sensible et pittoresque la présente désormais au public francophone.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

filles gardées en réserve pour elle. Ofelia comprit rapidement combien le caractère de cette petite était à la fois difficile, différent, tendre et impétueux. Parfois, quand Ofelia marchait avec elle dans la rue, les amies et les voisines de doña Lucía lui disaient que cette enfant des Fernández Solar n'était pas comme les autres. La sœur du curé de Sainte-Anne le répétait à Ofelia presque chaque après-midi, quand Ofelia traversait avec la petite la place de la paroisse.

– *Non, Ofelia, elle n'est pas comme les autres.*

Mais la sœur du Père Bernardo Aránguiz ne savait pas bien de quelles différences elle parlait. Juanita ne le savait pas davantage. Elle allait à son rythme, devenant belle et souriant timidement à ceux qui la regardaient et disaient qu'elle était mignonne. Elle était à peine plus qu'un bout de chou qui déjà commençait à marcher et se mettait elle-même le voile blanc sur la tête pour aller à l'église avec Ofelia. Elvira Araya se souvient que, plus tard, Rebeca les accompagnait parfois. Les deux ressemblaient à des siamoises : toujours ensemble, Juanita d'un côté, Rebeca de l'autre et Ofelia au milieu. Elles allaient parfois à la cathédrale, qui était un peu plus éloignée de la maison, sans l'être excessivement, parfois à Sainte-Anne, plus proche, où se trouvait le Père Bernardo. Juanita préférait Sainte-Anne et Rebeca la cathédrale. Sainte-Anne possède une tour haute et massive (toujours debout, car la tour ne fut pas détruite par le tremblement de terre) et une horloge sur le fronton de la façade, sous la coupole bleue et rouge, qui soutient comme un petit ciboire et une croix élancée. À Sainte-Anne se trouvaient les fonts baptismaux où Juanita avait été baptisée. Juanita les regardait parfois et souriait. Ils étaient blancs, dans le style français, recouverts de bronze.

– *L'une est brune et l'autre est rousse.*

Ofelia se tourna vers la dame. Celle-ci était âgée et ne regardait pas beaucoup les choses, mais elle avait bien regardé les petites. Rebeca et Juanita sourirent à la vieille dame et se mirent aussitôt à crier comme deux lapins. Ofelia leur dit seulement :

– *Les petites !*

Elle craignait qu'elles en viennent à importuner la vieille dame qui parlait.

Le mois de Marie arrivait. Durant les offices et les exercices de troupiété de l'après-midi, la paroisse Sainte-Anne débordait de monde. Même le parvis se remplissait de pieuses gens. Ofelia savait bien ce qui arrivait chaque après-midi, chaque année. Elle habillait rapidement Juanita et l'amenait une demi-heure, parfois une heure, avant que le Père Bernardo commençât la prière du rosaire. Il fallait conquérir un siège comme on conquiert une place à la guerre. Juanita portait dans ses bras des monceaux de fleurs pour la Vierge, et elle les déposait devant l'autel avant le début de l'office. Puis elle s'agenouillait à côté d'Ofelia pendant une heure, certains jours pendant deux heures. Ofelia regardait sa petite, ne comprenant pas bien comment celle-ci pouvait rester si tranquille et recueillie, alors qu'elle était un paquet de nerfs à la maison ou dans la rue. Son sang ne faisait qu'un tour. Quand elle arrivait à la maison, Ofelia le disait à doña Lucía qui le gardait dans sa mémoire :

– *Il me semble la voir encore, si tranquille et dévote. C'était un ange.*

Pas tout à fait un ange, cependant. Un ange qui tombait malade de temps en temps. Juanita n'eut jamais une très bonne

santé, bien qu'elle n'eût pas non plus beaucoup de maladies graves. Elle n'en attrapa qu'une seule, celle qui l'emporta. Mais Juanita était à l'âge où se déclarent les premières et inévitables maladies de l'enfance. Elle restait parfois alitée. Ofelia se mettait à son côté, près du lit, comme un ange gardien. Au début de la veille, les yeux d'Ofelia étaient des yeux de lynx. Elle regardait tout, scrutait tout. Pas même une mouche n'échappait à sa vigilance, mais petit à petit elle se fatiguait. Ses paupières tombaient et elle s'endormait. Elle piquait du nez dans les chaleurs de l'après-midi. Les autres employées de la maison dormaient aussi quand Ofelia n'était pas là et qu'elles la remplaçaient pour veiller.

– *Alors, si elle voyait que les personnes qui la gardaient étaient endormies, bien qu'elle fût éveillée, Juanita gardait le silence pour ne pas les réveiller et elle faisait taire les gens qui entraient dans sa chambre en mettant le doigt sur ses lèvres : Chut... elle dort.*

« Et elle n'avait que trois ans. »

Le plus émouvant survint cet après-midi où un mendiant se présenta à la maison de don Eulogio Solar. L'homme était crasseux, avec une grande barbe sale, des vêtements en lambeaux sur sa peau misérable et des yeux qui laissaient entrevoir beaucoup de jours de faim. Ofelia tenait dans ses bras Juanita, qui avait à peine deux ans. Les yeux de l'enfant suivaient le mendiant, ainsi que ses petits bras et ses petites jambes. C'était comme si, soudainement, la petite avait été secouée par une crainte particulière. Elle faisait des efforts pour s'arracher aux bras d'Ofelia, désirant aller vers le pauvre mendiant qui était resté à la porte de la maison. La servante qui était entrée à l'intérieur de la maison pour chercher de quoi secourir le mendiant, se rendit compte de l'impatience de la petite. Juanita

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– *Par cette rue, près des Ortega. Il faut entrer à l'intérieur. C'est la bifurcation entre l'ancien chemin vers Colina et celui qu'ils ont pris ensuite vers El Colorado. C'est là que j'ai joué avec eux. Il y avait une petite place. Maintenant, ce doit être très différent.*

C'est très différent, vieil Eulogio, très différent.

Le grand-père Eulogio Solar mourut quand vint son heure. Mais la mort du grand-père surprit Juanita et les autres. Ils étaient tous à Santiago quand il commença à aller mal à Chacabuco. Jusque-là, le grand-père s'était occupé de l'avenir de ses enfants et petits-enfants selon son jugement propre. Il n'avait pas du tout apprécié la décision de doña Lucía de mettre Juanita au collège des Sœurs Carmélites de Sainte Thérèse.

– *La petite sait déjà pas mal de choses et il faut qu'elle rencontre d'autres filles.*

– *La petite est bien comme elle est et n'a pas besoin de marcher à pieds joints avec quelqu'un d'autre.*

Telle fut la réponse de don Eulogio. Mais doña Lucía tenait à ses idées quand elle s'obstinait dans quelque chose. Cette fois-là, elle avait décidé que Juanita devait commencer à frayer avec les filles de la bonne société de Santiago, de sorte que la fillette entra au collège des Sœurs Carmélites de Sainte Thérèse rue Santo Domingo, non loin de la maison des Solar rue Las Rosas.

– *Elle ne va pas au bout du monde, papa.*

Ce qui fut dit fut fait. Doña Lucía ressemblait en beaucoup de points à son père. Chaque jour, Ofelia conduisait Juanita rue Santo Domingo et retournait la chercher à la fin des classes. Parfois, Juanita n'allait pas à l'école, ce qui remplissait de joie son grand-père quand, après le repas, il la voyait traverser la

maison. Juanita déclara :

– En réalité, je n’allais presque jamais à l’école, et au bout d’un mois on m’en retira.

On l’en retira parce qu’il n’y avait pas d’autre solution. Juanita croyait que l’une des fillettes « n’était pas très décente. » Elle en conclut que la fillette se comportait ainsi parce que personne ne surveillait les récréations et ne se rendait compte de ce que disait cette fillette. Un jour, Juanita arriva à la maison, s’arma de courage, se rendit dans la chambre de sa mère et lui raconta de A à Z tout ce qu’elle avait observé au collège. Doña Lucía ne pouvait accepter qu’il arrivât d’emblée une chose pareille à sa fille. Son instinct « mère poule » se réveilla et elle alla voir la directrice du collège des Sœurs Carmélites de Sainte Thérèse. Elle lui asséna qu’un peu plus de vigilance pendant les récréations ne ferait pas de mal à l’éducation des fillettes, puis elle s’en retourna chez elle avec dignité : elle s’était acquittée de son devoir. Elle en était fière.

C’est alors que la tourmente se déchaîna et accabla Juanita de ses averses. La Révérende Mère Supérieure des Carmélites de Sainte Thérèse prit très mal la leçon de dignité et de protestation infligée par doña Lucía. Elle ne trouva pas meilleure vengeance que de décharger sa mauvaise humeur sur la pauvre enfant de Dieu – Juanita Fernández Solar – qui avait osé laver, loin des cours du collège, le linge sale qui s’y trouvait. On sépara Juanita des autres élèves le jour des notes.

– En plus, on me donna de mauvaises notes et on me fit des reproches en me disant qu’on ne parlait pas de ces choses-là.

Pour la première fois de sa vie, Juanita commença à interroger sa conscience. Cela lui paraissait une nouveauté injuste. Mais plus tard dans sa vie, elle aurait à s’interroger sur beaucoup

d'autres choses, sur mille fois plus de choses. Elle trouvait surprenant et inexplicable d'avoir été punie pour avoir dit la vérité, et que l'on ait qualifié d'injuste la conversation qu'elle avait eue avec sa mère.

– *On m'avait toujours dit que je devais tout raconter à ma maman.*

Mais la Supérieure des Sœurs Carmélites avait fait ce qu'elle avait fait et n'était pas disposée à revenir en arrière. Juanita rentra à la maison troublée et vacillante :

– *Maman, il m'est arrivé ceci et cela.*

Et doña Lucía saisit la plume, fit les choses rapidement et envoya un mot à la Révérende Mère Supérieure des Sœurs Carmélites de Sainte Thérèse pour lui dire que sa fille ne mettrait plus les pieds au collège et que l'attitude qu'on avait eue envers Juanita avait dépassé la mesure.

La petite se réjouit beaucoup quand elle apprit la décision de sa mère. C'était ce qu'elle désirait, car il y avait au collège des fillettes très querelleuses, qui prenaient un malin plaisir à embêter Juanita – qui était plus petite – et à lui faire du mal. Une fillette l'avait particulièrement prise en grippe : elle lui tirait le voile quand elles allaient à la chapelle et le lui ôtait si elle n'y prenait pas garde.

– *Moi, petite, je ne savais pas me défendre. Les autres m'aimaient.*

Mais celle qui ne savait pas se défendre elle-même s'arrangeait pour prendre la défense de sa cousine :

– *J'avais une cousine qu'on battait beaucoup et moi, je devais la défendre.*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

généralement tenu par un garçon et celui des poules par des filles. Le deuxième jeu consiste en un tirage au sort entre les joueurs dans lequel un châtiment est imposé au perdant (N. du T.).



Le collège du Sacré-Cœur à Santiago

« UNE SEULE FOIS,
QUAND J'ÉTAIS TRÈS
PETITE, JE L'AI OUBLIÉ »

Ofelia Miranda fixait sa petite. Elle la regardait chaque jour, encore et encore, comme si elle voulait la graver dans sa mémoire. Ofelia Miranda avait fini par se convaincre de ce qu'on lui avait dit tant de fois : sa petite était différente. Elle grandissait à coups de surprises. Un jour, Ofelia Miranda raconta à María Luisa Guzmán Ramírez ce qui était arrivé à Juanita, quand elle était encore plus jeune qu'en cette année 1907, quand elle dut changer de maison à la mort du grand-père Eulogio. Ofelia entra un jour dans la chambre de sa petite et la trouva là comme en extase. Elle priait au pied de son lit avec ses petits yeux fermés. Ofelia observa son visage : elle était vraiment comme en extase. Ofelia la regarda et attendit patiemment que l'enfant revienne de sa petite échappée spirituelle. Quand la petite revint à elle – dit Ofelia à María Luisa Guzmán –, elle lui dit que le Cœur de Jésus avait été là avec elle.

– *Devine, Ofelia, qui était là.*

Juanita ajouta que le Cœur de Jésus lui avait dit – dès ce moment-là – qu'elle serait carmélite et qu'elle mourrait à l'âge de vingt ans. Ofelia Miranda dit à María Luisa Guzmán que jamais elle ne put oublier ces paroles à moitié prophétiques. Le temps avait fini par confirmer que ces paroles étaient vraies.

Mais la Juanita Fernández de 1907 n'était pas précisément un agneau, ni une enfant qu'on pouvait facilement gouverner. Juanita avait un tempérament vif, explosif, au point de se mettre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Santiago, on traçait les voies pour le tramway. Sur le lieu qu'occupait autrefois le couvent des Clarisses, on construisait un bel édifice pour le Palais des Beaux Arts.

À l'âge de dix ans, Juanita Fernández Solar, ayant la perspective encourageante de devenir une jolie femme, s'occupait alors d'autre chose. Elle était sur le point d'obtenir de sa mère la permission de faire sa première communion. C'était son désir le plus ancien, dont elle parlait souvent avec les prêtres qui venaient faire des missions à Chacabuco ou à la maison de grand-père – quand celui-ci était encore là –, ou quand ils venaient à la maison de sa mère qui eut toujours de l'amitié envers de nombreux prêtres.

– *Quand est-ce que je vais communier ?*

Juanita pensa que, pour obtenir cette permission, le mieux était d'en parler au confesseur de sa mère, le Père Colom, un jésuite. Celui-ci dit que ce serait bien que Juanita fasse sa première communion. Doña Lucía acquiesça, trouvant qu'il n'était pas opportun de retarder davantage le désir véhément de Juanita. Les religieuses du Sacré-Cœur dirent que Juanita était déjà suffisamment disposée pour recevoir l'eucharistie. Depuis plusieurs années déjà, lorsque Juanita se trouvait à table avec sa mère et sa tante Juanita, celles-ci l'interrogeaient sur le sacrement de l'eucharistie : avec quoi est-il confectionné, qu'y a-t-il dans le pain avant la consécration, qu'y a-t-il dans le calice après la consécration, quelles sont les conditions requises pour communier en état de grâce, que faut-il dire au Seigneur quand on l'a en soi après avoir consommé l'hostie consacrée. Juanita savait toutes les réponses et répondait avec une précision digne d'un catéchisme. Mais ce questionnaire lui paraissait terriblement froid. La première communion, pensait-elle, était autre chose. Ce n'était pas une réalité de l'ordre du savoir mais

de l'ordre de l'amour. Elle imaginait que, pour recevoir le Seigneur, elle serait une petite épouse. Lucho, son frère préféré, affirme que depuis l'âge de six ans Juanita se privait par amour et mortification des friandises qu'elle aimait le plus, et que jamais il ne l'entendit se disculper, bien qu'il vît son innocence. Plus de quatre fois, Juanita eut à souffrir des conséquences des désobéissances de ses frères.

– *Je ne me disputais plus avec les garçons.*

C'est sûr : elle ne se disputait plus. Elle s'efforçait de se répéter à elle-même qu'elle ferait ce qu'elle avait à faire, même si personne ne le lui demandait.

– *J'irais en courant, avant les autres.*

Elle se levait d'un coup à l'heure du réveil, et arrivait en toute hâte au petit déjeuner avant les autres, après avoir passé un temps de prière au pied de son lit. Elle ne permettait quasiment pas à maman Ofelia de la vêtir, parce qu'elle avait déjà revêtu les beaux vêtements propres que celle-ci lui avait laissés la veille sur la chaise.

Quand elle arriva au collège du Sacré-Cœur, comme elle était nouvelle, elle dut essuyer le bizutage. Certaines fillettes avaient inventé le jeu de « l'office muet » qui consistait à caricaturer avec des gestes mais sans paroles une personne qu'il fallait reconnaître. Elles demandèrent d'entrée à Juanita d'imiter l'une des religieuses.

– *Celle-ci est la Mère X, celle-là la Mère Y.*

Et les fillettes se tordaient de rire, parce que Juanita était très théâtrale et faisait cela très bien. Mais une fille plus grande dit à Juanita que ce n'était pas bien. Juanita lui répondit qu'elle avait raison, que ce n'était pas bien, mais qu'elle ne s'était pas rendu

compte de la moquerie.

Personne ne peut dire que Juanita avait un talent exceptionnel. Grâce à Dieu, elle n'en avait pas et n'en eut jamais. C'était une fillette normale dans un monde normal, ayant une conscience critique normale pour tout ce qui n'était pas sa relation intérieure avec elle-même et avec Dieu. Elle était une collégienne entrée dans les études peu à peu, qui avait besoin de temps et de calme pour se faire à son environnement : la maison familiale, le collège, les réunions mondaines dans lesquelles elle apparaissait progressivement. Par exemple, il lui en coûtait de faire confiance aux personnes qui lui étaient présentées, ou bien il arrivait qu'on l'appelât quand il y avait des visites à la maison, afin de la présenter aux amies de sa mère et elle devait se comporter de manière aimable avec elles. En effet, la timidité de Juanita était réelle, et ce n'était pas là une manie de jeune fille trop sensible. Elle n'aimait pas se vanter de ses affaires. Au collège, elle n'aimait pas dire aux autres fillettes qu'elle s'appelait Fernández Solar, que ses parents étaient riches, qu'ils passaient l'été dans une propriété appelée Chacabuco, où il y avait des chevaux, des thermes et une grande piscine dans laquelle on lui avait appris à nager comme un poisson, ou encore que ses oncles l'invitaient à des stations balnéaires de luxe, et que sa maison était pleine d'invités. Juanita Fernández Solar faisait peu de cas de ces choses et autres vanités infantiles. Il lui paraissait beaucoup plus intéressant de se mordre les lèvres et de se taire.

– Je faisais beaucoup d'actes de me vaincre moi-même et je les notais sur un carnet.

Par ces progrès spirituels, elle s'approcha lentement du jour de sa première communion. Mercedes Mena de Silva fit celle-ci avec Juanita. Elle se souvient qu'elles eurent toutes deux huit

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aimait être avec eux. Guillermo était bien loti ! Juanita Fernández Solar était un être amoureux, profondément amoureux, qui parlait de son amour avec quiconque croisait son chemin.

– *Elle m’expliquait la vie du Christ avec tant d’enthousiasme, comme elle seule savait le faire.*

Guillermo Vidal, électricien à Santiago, allait de surprise en surprise, parce qu’il ne savait rien de ce que Juanita lui disait. Il était resté orphelin de mère quand il était petit. Dans aucune maison où il avait travaillé auparavant – et des maisons de très bonnes familles, c’est sûr –, il n’avait vu de demoiselle s’approcher de lui pour lui parler de Dieu. Juanita était la première.

Mais elle alla beaucoup plus loin. Elle prit le bon Guillermo Vidal et le conduisit à la paroisse Saint-Lazare, où elle avait coutume d’aller à la messe et de faire ses méditations.

– *Elle me conduisait à l’église Saint-Lazare et m’enseignait beaucoup la doctrine.*

Elle l’amenait également à Chacabuco quand il y avait un travail à faire là-bas.

– *Les voyages – raconte Guillermo Vidal – se faisaient en voiture ou à cheval. Une fois, en revenant de vacances, Rosario, l’une des employées, âgée et pesant plus ou moins une centaine de kilos, s’assit sur une selle spéciale. Comme le poids était excessif, le cheval ne résista pas : ses pattes se plièrent et les deux tombèrent par terre. Le rire fut général et prolongé. Celui qui riait le plus était Ignacito : il avait un véritable fou rire. Mais Juanita, pleine de compassion, consola la pauvre Rosario ; elle ne riait pas et il s’en fallait de peu qu’elle ne pleurât.*

Guillermo Vidal ne put jamais savoir pourquoi Juanita avait demandé au Seigneur de la prendre le 8 décembre. Il ne sut jamais que le 8 décembre Juanita était toujours malade, parfois gravement malade. Cette année-là, par exemple, elle eut la diphtérie. Elle parle de « membranes », mais il s'agit bien de la diphtérie dont parlent les médecins. Doña Lucía, qui avait déjà eu peur au moment de la naissance de Juanita, crut que cette fois-là, elle partait à toute vitesse. Doña Lucía comprit tout de suite. Elle était restée légèrement brisée après la naissance d'Ignacito, qui avait maintenant deux ans. Et voilà, soudainement, Juanita avec cette diphtérie qui la conduisait à la mort, et cette fois avec le consentement de la malade. Juanita se souvenait de sa tante María del Carmen Solar Armstrong, morte quelques années auparavant à l'âge de douze ans, au même âge qu'elle. Cette tante avait désiré être religieuse. Sans aucun doute elle était morte comme une sainte après s'être sacrifiée comme une pénitente. On avait tout raconté à Juanita à son sujet : elle mettait des cailloux dans ses chaussures pour se blesser la plante des pieds, elle se flagellait avec des bottes d'épines, elle baisait les pinces avec lesquelles on tentait de soulager sa gorge en extrayant les membranes qui s'y formaient.

– *On me raconta qu'elle disait : « Ce sont les instruments qui me conduisent au ciel. » Puis, elle prenait son crucifix et disait : « Docteurs, maintenant faites-moi tout ce que vous voulez. »*

Avant de mourir, la tante María del Carmen Solar Armstrong avait demandé pardon à ses grands-parents et à tous, demandant qu'on l'excusât pour la gêne qu'elle avait pu leur occasionner. Puis elle entra en extase, ainsi qu'on le raconta à Juanita. Elle dit finalement :

– *Que Dieu est grand, qu’il est immense !*

Juanita espérait qu’il arriverait la même chose ce 8 décembre, mais il ne lui arriva rien : une forte fièvre diphtérique, rien de plus. À partir de sa première communion, Juanita parlait personnellement avec Jésus. Il lui disait des choses dans la prière quand ils étaient seuls, des choses qui paraissaient tout à fait naturelles et ordinaires à Juanita. Elle croyait que le Seigneur disait des choses semblables à tous ceux qui communiaient. Un jour, en rentrant du collège, Juanita raconta avec candeur à sa mère que Jésus lui avait dit ceci et cela, qu’elle parlait toujours avec Jésus et qu’il lui disait des choses qui arrivaient ensuite. Doña Lucía la regarda avec surprise et lui dit qu’elle devait en parler au confesseur, qui était le Père Artemio Colom, un jésuite. Juanita avait honte de parler de ces choses au confessionnal, parce qu’elle pensait que, ou bien ce que le Christ lui disait était important, ou bien cela n’avait aucune importance et n’était que phantasmes d’une enfant illuminée. Elle recourut à la plume et raconta tout dans une lettre au Père Falgueras, qui était lui aussi un ami de doña Lucía. La lettre est très révélatrice :

– *Le Seigneur me disait des choses que je ne suspectais pas, et bien que je ne l’interrogeais pas, il me disait les choses qui allaient se produire et qui arrivaient.*

On ne sait pas ce que le Père Falgueras lui répondit. Il lui dit peut-être que c’était bien de le lui avoir dit, que ces explications étaient toujours bonnes, qu’ainsi on évitait l’erreur, tant de son côté à elle que du côté du confesseur.

Le fait est que pour avoir ces entretiens personnels avec le Seigneur, Juanita avait besoin de temps, de toujours plus de temps. Parfois, quand elles avaient communié dans la chapelle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– *Les bougies sont ici.*

Il y avait un grand nombre de bougies pour garnir les lampions qu'il fallait disposer sur la petite place devant la chapelle, à l'entrée. Les enfants étaient impatients depuis plusieurs jours. Ils étaient enchantés de chercher les boîtes de conserve au fond desquelles il fallait fixer les bougies pour qu'elles ne brûlent pas les petits papiers colorés.

– *Les fils par ici, entre les arbres.*

Vifs comme des singes, ils grimpaient dans les arbres, fixaient les fils et les tendaient fortement pour que les lampions ne se balancent pas trop. Juanita était habituellement chargée des arcs de fleurs qu'on dressait sur les chemins où devait passer la procession : fleurs de la propriété et fleurs des champs, cultivées avec amour ou généreusement semées par Dieu, comme par inadvertance. En dépit des dates, c'était comme la préparation d'un dimanche des Rameaux pour le passage du Seigneur.

Des coffres de la maison, dont elles avaient retiré auparavant les petites boules de camphre qui ne s'étaient pas consumées au long des mois, Lucía et Juanita ressortaient les vêtements odorants : vêtements blancs, vêtements pour la première communion, voiles blancs comme la neige, pièces amidonnées, rigides comme des planches.

– *Ceci est pour les garçons. Ils sont neuf, cette fois-ci.*

– *Les filles sont quinze.*

Il s'agissait des vingt-quatre enfants qui feraient leur première communion dans la chapelle de Chacabuco. Juanita leur avait déjà fait le catéchisme, aidée par des cousins ou par ses frères et sœurs. Les enfants des métayers étaient bien préparés et ils étaient sûrs que, comme tous les ans, ils seraient les princes

d'une des fêtes principales de la mission.

Les femmes de la propriété s'occupaient de la cuisine. Une mission comme Dieu les veut a besoin du complément d'une table bien garnie et des mets des jours de fête. Il fallait servir aux gosses qui communiaient un petit déjeuner inoubliable. Aux couples qui contracteraient mariage, on ne pouvait plus souhaiter une lune de miel, mais on pouvait leur faire se souvenir pour toujours du jour où le prêtre avait béni leur union déjà consommée.

C'était une fête comme dans un film, parce que les « fiancés » attendaient avec impatience leurs épouses, et les épouses faisaient comme si elles courtoisaient l'homme de leur vie. Les jeunes – plusieurs d'entre eux étaient déjà les enfants de certains couples – criaient avec enthousiasme à l'arrivée des épouses et en voyant la joie des maris. Les prêtres – les missionnaires officiels de l'année étaient déjà arrivés – étaient très solennels. Tout devait concourir à établir l'atmosphère d'une fête de l'amour et de l'amitié. On passait à la chapelle où l'on prononçait les engagements pour toujours – « oui, je veux, oui, je veux ». Les « nouveaux » foyers étaient bénis et l'on sortait dans la cour pour célébrer la fête des mariés. Miguel Fernández Solar, encore jeune, avait composé une chanson pour la guitare :

*« Viens me chanter, Alba Rosa,
Ici, près du brasero :
Je t'aime beaucoup, je t'aime. »*

Miguel, Lucho, Lucía, Juanita, Rebeca et tous les cousins, si doña Lucía et la tante Juanita ne leur disaient pas qu'il était déjà tard, ou qu'il y avait quelque chose à faire je ne sais où, restaient là et ouvraient tout grands leurs yeux : ils faisaient des rondes avec les métayers, chantaient avec les paysans,

accompagnaient à la guitare leur amour simple et profond.

Juanita avait complété l'enseignement des enfants. Doña Lucía était consciente que les plus grands savaient plus de choses que Juanita, mais à la vue des progrès que faisaient les élèves de celle-ci, elle s'était persuadée que personne ne faisait cela mieux qu'elle. Quand les enfants entraient dans la chapelle, Juanita était déjà ailleurs. Elle se souvenait de sa première communion encore récente, quand elle était entrée dans la chapelle de l'externat, les yeux baissés, ne voyant personne, quand elle s'était mise à tutoyer l'Amour qui, chaque jour, emportait davantage son âme.

– *Ils sont heureux, heureux.*

Elle parlait à mi-voix dans ce petit coin de la chapelle. Elle seule entendait et c'est à peine si quelqu'un se rendait compte qu'elle était là. Le fait est qu'il n'y eut jamais dans la chapelle une place attitrée pour les patrons et une autre pour les métayers. Tous pouvaient se mettre n'importe où. Mais en ce matin de première communion des enfants, pendant la mission de Chacabuco, la meilleure place était celle des petits et de leurs parents.

Juanita leur donna des médailles. Elle aurait aimé que la date fût gravée avec le nom de chacun, mais cela aurait été trop cher. Il y avait cependant un chocolat succulent pour les petits, de délicieuses sucreries, les pains les meilleurs et les plus tendres, des gâteaux à la crème avec des cheveux d'ange. Les missionnaires se restauraient au petit déjeuner des enfants et le chocolat leur faisait du bien, comme s'ils y étaient habitués.

Tout était beau et sentait la fête. Les paysans étaient plus beaux que jamais, à l'intérieur comme à l'extérieur. Les bébés qui allaient être baptisés l'après-midi étaient revêtus de petites robes de baptême. Les marraines étaient belles comme des astres

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

abandonnée avec tous ces enfants.

Elle racontait tout sans s'arrêter, une fois qu'elle eut pris confiance en Ofelia et Juanita. Son mari était un ivrogne invétéré et l'avait battue plus de quatre fois. Les fils aînés en avaient eu assez et avaient quitté la maison. Elle n'avait même pas pu baptiser Juanito.

Juanita était bouleversée en entendant cette pauvre mère, et ses entrailles s'ouvraient.

– *Je vais me charger de tout, madame, si vous le voulez bien.*

– *Bien sûr, mademoiselle.*

Et Juanita se chargea de tout. Elle habilla l'enfant. « Elle me demanda des chaussettes et des sous-vêtements », dit Lucho Fernández Solar. Elle demanda des choses à toutes les autres personnes de la maison, parce que l'enfant avait besoin de tout. « Juanita me dit que cet enfant représentait pour elle tous les enfants pauvres et déshérités du monde. »

– *Tu dois venir avec moi à la paroisse. On va te baptiser.*

Juanita prépara l'enfant au baptême : doctrine chrétienne, prières, connaissance élémentaire du sacrement. Lucho dit qu'il fallait l'appeler Juan, au cas où il n'aurait pas de nom. Et Juan devint Juanito. Juanita fut sa marraine. Elle lui ajustait les vêtements qu'elle avait obtenus de ses frères. Elle-même prenait les mesures, coupait et cousait. Dans ses bras, Juanito souriait presque toujours. Il avait rencontré la maman qu'il n'avait presque pas eue.

Les chaussures posaient problème, parce que Juanito était entre deux pointures. Les chaussures de Lucho étaient trop grandes pour lui – celles de Miguel encore davantage – et celles d'Ignacito étaient trop petites. Mais Juanita était prête à tout.

S'il fallait acheter des chaussures, elle les achèterait. N'avait-elle pas une montre ? Et à quoi lui servait-elle ? Elle pouvait s'en séparer en la vendant à bon prix, ou en en faisant le prix d'une tombola dont les bénéfices serviraient à acheter des chaussures à Juanito.

– *Madame, achetez-moi des billets pour la tombola. Le prix est une très bonne montre.*

Elle assaillait sans honte les personnes qui venaient rendre visite à doña Lucía. Elle leur répétait que la montre était un bijou.

– *Belle comme le corail.*

La montre était suisse. On la lui avait offerte à son douzième anniversaire et elle avait toujours bien marché.

– *Je crois que vous pourriez m'acheter un autre billet, madame.*

Elle les avait numérotés elle-même. Doña Lucía faisait la publicité : oui, sa fille organisait une tombola avec la montre. Ses frères vendirent quelques billets à leurs amis, Rebeca en vendit au collège et Lucía dévalisa son fiancé et ses amis.

Cela ne veut pas dire, naturellement, que Juanita gagna une fortune avec la tombola, mais Juanito eut des chaussures neuves et vernies qui lui allaient très bien. Les pieds de Juanito n'étaient pas habitués à une telle merveille et durent s'accoutumer petit à petit.

– *Ils vont bien maintenant, mademoiselle.*

Mais le problème de fond était plus sérieux : tant qu'il continuerait à vivre mal dans l'habitation, Juanito ne pourrait jamais être une personne comme il faut. Le père ivre arrivait à la

maison et faisait un scandale. Il continuait de battre la mère et de vomir des injures de sa bouche d'ivrogne. Il persécutait Juanito parce qu'il le voyait bien nourri et avec des souliers neufs. Juanito se rendait tous les jours à la maison des Fernández. Que Juanita soit présente ou non, Juanito avait toujours une place à table et une assiette de nourriture. Juanita se priva plusieurs fois de dessert pour que Juanito en ait un. L'argent de poche que Juanita recevait chaque dimanche était pour Juanito et ses besoins impérieux. Il y a une chose que Juanito ne pouvait pas faire : dormir à la maison des Fernández. Celle-ci était déjà très juste pour les gens qui y habitaient. Juanita dut confier Juanito à une femme qui avait de la place et bon cœur.

– *En outre, cette dame devait quelques faveurs à maman.*

Ce n'est pas que Juanita voulût les lui faire sentir, mais ce n'était pas mal non plus de rappeler à cette dame que l'amour se paie avec de l'amour.

Les frères de Juanita affirment que Juanito ne fut pas le premier enfant en haillons que leur sœur reçut à la maison. Ils racontent que, peu de temps avant que Juanito tombe entre les mains de Juanita, celle-ci avait rencontré un enfant qui s'était blessé en jouant avec le feu. Juanita lui avait donné un bain d'huile et de bicarbonate, parce qu'elle avait vu à Chacabuco que l'on faisait cela quand quelqu'un était brûlé.

– *Ni maman ni Ofelia n'étaient à la maison.*

Elle se débrouilla toute seule : elle dévêtit le petit, prépara la baignoire pour le bain et l'y trempa jusqu'à ce que disparaissent les ampoules qui s'étaient formées.

Mais le cas de Juanito était différent. C'était une histoire qui irait loin. Juanita se sentait particulièrement touchée et obligée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'elle se rendait compte que l'incident était dû à la nervosité extrême de Juanita due au choc opératoire. C'était vrai, mais Juanita ne voulut pas du tout le croire.

Le retour à Santiago fut le retour au collège du Sacré-Cœur. C'était toujours dur pour Juanita, mais Josefina Salas Pereira, qui était une amie intime, remarqua tout de suite que Juanita était revenue avec plus d'intériorité, plus attentive aux mouvements de son âme. Elle se mortifiait tous les jours. Une fois, Josefina la surprit avec un cilice.

– *J'ai appuyé la main dessus et cela m'a fait mal.*

Josefina lui demanda alors comment cela était possible et si elle avait la permission de son confesseur. Juanita lui répondit modestement que oui et lui demanda de n'en rien dire à personne.

– *Il faut faire pénitence pour les pécheurs.*

Josefina ne savait pas de quels pécheurs elle parlait, mais il lui sembla que Juanita lui parlait de pécheurs très proches d'elle. Le fait est que les enfants avaient beaucoup grandi à la maison des Fernández Solar. Chacun grandissait comme il pouvait mais certaines choses déplaisaient fort à doña Lucía. C'était le cas de Miguel. Juanita savait que doña Lucía était hors d'elle chaque fois que Miguel rentrait à la maison au petit matin. Miguel était poète et bohème. Il écrivit une fois qu'on le punissait « parce qu'il demeurait parmi les fleurs. » Ce n'était pas exactement cela, mais doña Lucía avait une espèce de difficulté congénitale à comprendre Miguel. Elle lui faisait de terribles reproches et méprisait ses amitiés. Elle le reprenait constamment au sujet du mauvais exemple que – selon elle – il donnait à ses frères. Être l'aîné de la famille ne servit à Miguel qu'à sentir tomber implacablement sur lui les nombreuses

frustrations qui, avec le temps, s'étaient accumulées en doña Lucía.

Lucho fut un bon ami de Miguel. Il le fut dans la mesure où Miguel le lui permettait quand il était sobre. Il déclara la chose suivante :

– J'ai eu un frère, Miguel, très doué, bohème, avec un penchant pour l'alcool. Il était poète dans ses meilleurs moments. Il n'avait pas un bon jugement.

Il passait parfois la nuit en dehors de la maison, perdu quelque part dans des divertissements « malsains », précisera Lucho. Il y avait à Santiago une jeunesse inquiète qui regardait vers l'Europe avec une envie viscérale, copiant les comportements et les modes de la jeunesse intellectuelle et bohème de Paris. Miguel Fernández – le père – ne comprenait rien à cela. Il comprenait son travail et il lui coûtait de comprendre la vie de son fils aîné, qui aurait pu être son guide d'aveugle dans le manque de clairvoyance qu'il eut toujours dans le domaine des affaires.

– Maman non plus ne pouvait pas supporter le comportement de Miguel. Elle le reprenait âprement. Quand Miguel rentrait tard à la maison, nous étions tous contre lui. Mais Juanita se souciait d'adoucir les choses.

Juanita prenait la défense de Miguel devant doña Lucía. Elle lui disait que ses manières âpres n'étaient pas ce qui pouvait le mieux contribuer à ramener Miguel dans le bon chemin. Doña Lucía lui demandait ce qu'elle en savait. Allait-elle lui donner des leçons de comportement ? Ah, si elle savait combien elle souffrait à cause de la manière d'être de Miguel ! Il serait préférable que Miguel meure le plus vite possible. Juanita dit à sa mère : non, cela n'était pas chrétien, elle connaissait bien son

frère et ce qu'il fallait faire, c'était l'attendre la nuit.

Et Juanita restait à attendre Miguel. Elle tombait à moitié de sommeil, mais elle restait jusqu'à ce que Miguel arrivât à la maison, en traînant ses souliers. Juanita lui disait de ne pas faire de bruit, afin que personne ne remarquât son ébriété, et d'aller lentement se coucher dans sa chambre.

– *Tais-toi, Miguel, tais-toi.*

Le matin, Juanita apportait à Miguel son petit déjeuner au lit : du café bien fort pour lui faire passer l'alcool. Lucho la vit souvent marcher sur la pointe des pieds en portant le petit déjeuner jusqu'à la chambre de Miguel. La sollicitude de sa sœur attendrissait Miguel.

– *Je ne suis pas à l'aise à la maison, mais il y a en elle une vraie sainte.*

Il parlait de Juanita, une Juanita qui entrait alors de manière vertigineuse dans l'étape la plus intense de sa vie.

– *Prions pour Miguel.*

Elle le demandait à Josefina Salas Pereira, et elles priaient. Elles priaient aussi pour doña Lucía, afin qu'elle comprenne Miguel.

– *J'ai dit à maman qu'il fallait agir avec plus de douceur, mais elle ne me comprend pas non plus.*

Miguel était à ses vers et à ses boissons. Les boissons étaient mauvaises, mais les vers étaient chaque fois meilleurs. Plus tard, en 1942, la municipalité de Santiago attribuera à Miguel le prix de poésie pour son livre *Campesinas*. Ce livre contient des témoignages lyriques inoubliables :

« *Indique-moi les nouveaux débordements de mon âme :*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

stature d'une personne de soixante-quinze ans. Elles disaient que ses cheveux tombaient comme une cascade et qu'elle avait deux fossettes aux joues.

– *Peu importe que nous soyons au deuxième trimestre. Vous irez à l'internat.*

Ces paroles de sa mère glacèrent Juanita. C'était comme une coupure brutale dans son existence. Son imagination déborda et elle commença à imaginer des drames : qu'arriverait-il à Ignacito, qui dépendait d'elle ? Qu'arriverait-il à ses amies, avec lesquelles elle était parvenue à une telle intimité ? Qui parlerait avec Lucho de ces problèmes qu'ils avaient commencé à résoudre ensemble ? Qui dirait à sa place à Miguel les paroles de compréhension et de tendresse, qui lui apporterait le petit déjeuner avec le café pour lui enlever la gueule de bois ? Qui serait au courant du découragement de son père pour qui les affaires de la propriété allaient toujours plus mal... ?

Juanita passa une nuit blanche. Elle avait entendu parler de l'internat. Elle savait qu'il avait un règlement pointilleux et strict qui régimentait presque toutes les activités et tous les mouvements des élèves.

- *Sorties de l'internat une fois par mois ;*
- *vacances limitées ;*
- *deux visites par semaine ;*
- *privation de sortie mensuelle pour toute élève surprise en train de parler espagnol.*

Il fallait parler français, parler français au cœur de Santiago.

Il valait mieux ne rien dire à doña Lucía. Juanita connaissait bien l'humeur de sa mère. Si elle lui opposait la moindre résistance, celle-ci pourrait en arriver à suspecter que ses amours infantiles – qui n'étaient même pas des amours – étaient peut-

être plus forts que sa mère ne l'avait supposé d'après les dires ingénus d'Ofelia Miranda. Juanita avala la pilule et pleura seule, sans Rebeca. Cette dernière irait aussi à l'internat mais, pour l'instant, cela lui importait peu. Rebeca pensait que le changement n'était pas mal et qu'elle était lasse d'avoir à se lever si tôt chaque matin.

Juanita songea au Carmel. Sa décision d'entrer un jour au Carmel était ferme et sérieuse. Elle serait carmélite et non pas religieuse du Sacré-Cœur. La Mère Ríos le savait et n'avait jamais cherché à la faire changer de décision. À la maison, doña Lucía était au courant. Juanita en avait parlé une fois à Rebeca, mais Rebeca ne crut jamais que c'était vrai ; cela lui passerait. Juanita songea au Carmel. Elle se dit que cette séparation aurait pu être la dernière et qu'elle serait peut-être un bon entraînement.

– Je crois que je ne m'habituerai jamais à vivre loin de ma famille : mon père, ma mère, ces êtres que j'aime tant. Ah ! S'ils savaient combien je souffre, ils compatiraient ! Cependant, je dois me consoler. Vivrai-je toute ma vie sans me séparer d'eux ? Je dois suivre Jésus jusqu'au bout du monde s'il le veut. En lui je trouve tout. Lui seul occupe mes pensées. Tout le reste, en dehors de lui, est obscurité, affliction et vanité. Pour lui je laisserai tout pour aller me cacher derrière les grilles du Carmel.

Elle avait lu sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui n'était encore qu'une jeune moniale française morte très jeune au Carmel de Lisieux et pour laquelle les religieuses du Sacré-Cœur avaient un amour presque démesuré. Juanita avait trouvé en Thérèse de Lisieux beaucoup de coïncidences providentielles. Cette dernière avait éprouvé elle aussi un amour intense et douloureux pour sa famille et ne comprenait pas les saints qui

disaient ne pas aimer les personnes de leur famille. Juanita avait dévoré l'*Histoire d'une âme*, le livre de Thérèse qui avait commencé à courir à travers le Chili. Après Thérèse de Lisieux, la Mère Ríos lui avait également donné l'autobiographie de sainte Thérèse d'Avila.

– *Cela t'intéressera. Si tu deviens carmélite, elle sera ta mère.*

Juanita comprit rapidement que la vie de sainte Thérèse de Jésus lui allait à merveille, comme un anneau au doigt. Mais elle comprit également que Thérèse de Lisieux lui convenait parfaitement. Elle songeait qu'elle était née trois ans après la mort de Thérèse à Lisieux. En outre, ce jour-là, quand elle rentrait du collège, elle apprit que la prieure des carmélites de Carmen Alto de San José – proche de la colline Santa Lucía – lui avait envoyé par sa mère un très beau tableau de Thérèse de Lisieux.

– *Et cela, sans me connaître.*

Doña Lucía avait dû s'y rendre auparavant, sachant qu'elle avait une fille qui désirait entrer au Carmel. Non que doña Lucía y crût vraiment, mais elle lui cherchait déjà un lieu, au cas où. Les événements parleraient d'eux-mêmes ensuite.

La devise du collège déplaisait à Juanita. Elle lui semblait une proclamation militaire, rigide et sans âme. La devise de l'internat était : « Le devoir avant toute chose. Le devoir toujours. » Ce « devoir » imposait des normes extérieures qui restaient en travers de la gorge de Juanita rien qu'à les lire, elle qui était toujours libre comme un oiseau au fond de sa conscience. Si élégant et propre qu'il fût, l'internat avait la structure d'une caserne. Selon Ana María Risopatrón :

« *Les filles dormaient dans de grands dortoirs communs,*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Qu'on ne laisse pas traîner les choses par là, à la bonne franquette. Qui n'a pas fermé cette porte ? S'il vous plaît, fermez cette fenêtre par laquelle entre la poussière... Un vrai martyr domestique, doña Lucía... Pour échapper à sa mère, Miguel, le poète, allait auprès de Jacobo Nazaré, le berger de la propriété, et montait avec lui dans la montagne.

Don Miguel, seul, se considérait coupable de tout et se lamentait. Lucita allait bientôt se marier. Rebeca rallongeait ses vêtements parce qu'elle grandissait beaucoup. Lucho faisait des reproches à la foi ancestrale, héritée de sa mère et qui lui servait si peu. Juanita parlait peu mais regardait beaucoup. Elle était la plus attentive aux absences émotionnelles de don Miguel, au combat intérieur de Lucho, au malaise de Miguel avec sa mère, aux rêves amoureux de Lucita, à la surprise permanente de Rebeca et aux nerfs dénoués de sa mère.

– *Venez, papa. Allons un moment à la chapelle.*

Elle entra avec lui à la chapelle de Chacabuco. Ils s'asseyaient ensemble devant le tabernacle, la main de Juanita sur la main de son père, sa tête, par moments, posée sur la poitrine de son père, dont le souffle s'altérait avec le pouls et l'émotion.

– *Ce n'est rien, papa, ce n'est rien. Il sait tout ce qui vous touche.*

Elle ne pouvait déjà plus amener Lucho qui n'entra plus à l'église. Cependant, ils parlaient ensemble. Juanita lui disait qu'elle était prête à donner sa vie pour lui, pour sa foi en Jésus.

– *Mon cœur saigne. J'ai de la peine pour toi.*

Elle avait besoin de se distraire un peu. Elle entra à l'écurie,

sellait un cheval et sortait à toute allure avec lui. Elle le montait avec dextérité. Elle allait dans les terres de la propriété, sur les flancs des montagnes les plus proches, jusqu'à l'horizon le plus éloigné. C'était comme s'échapper d'une réalité douloureuse, rompre le cercle des difficultés qui assaillaient sa vie. Parfois, il lui arrivait d'arrêter le cheval. Elle descendait et s'étendait sur le sol, encore un peu humide, parmi les cistes ou dans un champ de blé. Elle fermait les yeux ou regardait fixement vers le ciel. Et elle parlait avec Lui. Elle lui racontait toutes les choses qui arrivaient, comment son âme grandissait au point de ne presque plus pouvoir tenir dans sa poitrine.

Si on ne rencontrait pas Juanita dans les allées de la propriété ou dans les hameaux des paysans de Chacabuco, on la trouvait à la chapelle où elle passait de longs moments, seule avec Lui. Le matin, quand presque personne n'était encore levé, Juanita s'asseyait à l'harmonium pour jouer. Ses études de piano avaient bien marché et maintenant elle le montrait au Seigneur en lui jouant des cantiques. Certains jours, après la fin de la prière du rosaire de l'après-midi, quelqu'un demandait à Juanita de jouer quelque chose dans la chapelle, parce que c'était beau de l'écouter. Elle ne refusait jamais parce que, au fond – doña Lucía le savait bien –, elle souhaitait bonne nuit au Seigneur. Si elle était seule, elle pouvait chanter à voix basse. Juanita avait une belle voix, pas aussi belle que celle de Rebeca, mais avec un beau timbre. Elle avait imaginé d'organiser avec les enfants Fernández, Solar et ceux de la propriété une chorale pour mettre de la joie dans les fêtes de la chapelle. La chorale qui fut créée ne rivalisait pas avec le chœur des anges, mais ce n'était pas mal non plus. Il leur arrivait parfois un fou rire et ce qui avait commencé en prière se terminait en foire. Doña Lucía les fusillait du regard depuis son prie-Dieu.

Doña Lucía avait pensé emmener Ignacito à la grotte de

Lourdes, dans les faubourgs de Santiago. Des malades, des estropiés ainsi que des affligés avec leurs peines y allaient chaque samedi. Après beaucoup d'efforts et une opération qui n'avait rien donné, doña Lucía pensait que personne ne pourrait guérir Ignacito, sinon la Vierge blanche et azur de la grotte.

– *J'irai le 9 février. Qui désire m'accompagner ?*

Personne n'accepta. Les garçons souhaitaient rester à Chacabuco car on fêtait ces jours-là la bataille qui se déroula à Chacabuco entre l'armée espagnole et les armées libératrices de San Martín et O'Higgins¹³.

– *J'irai avec vous, maman.*

C'était Juanita, naturellement. Elles demandèrent la voiture avec les chevaux de poste pour ce jour-là, préparèrent les bagages et installèrent Nanito pour le long voyage jusqu'à Santiago.

– *Hier et avant-hier nous sommes allées à Lourdes. Ce seul mot fait vibrer les cordes les plus sensibles du chrétien.*

Juanita raconte dans son Journal cette visite et les émotions intenses qu'elle éprouva. Elle chante la Vierge comme jamais elle ne l'avait fait auparavant. Elle dit qu'à Lourdes, parce que la Vierge était là, le ciel y était également, et qu'il était beau de pleurer près de la Vierge parce qu'elle nous couvre de ses baisers.

– *Le pécheur comme moi trouve en Toi la Mère protectrice.*

Là disparurent certaines peines personnelles accumulées à Chacabuco, là fleurit en elle une force dont elle aurait grand besoin plus tard, quand surviendraient les tourmentes familiales qui étaient en train de s'accumuler dans l'air. Elle remarqua un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nécessaire, après le mariage de Lucita, on pourrait penser que toi, Juanita, tu quittes le collège pour prendre la charge du foyer.

Voilà ce qu'on disait à Juanita cet après-midi-là et elle avait la sensation amère que la vie devenait plus âpre. Peu lui importait la pauvreté prévisible, que dorénavant il serait plus difficile de trouver un lieu où passer les vacances d'été. Peu lui importait le paradis perdu de Chacabuco. L'important était les personnes qui restaient ici. Elle avait l'impression que pour elles les choses ne seraient plus pareilles. Elles ne le seraient plus pour elle non plus. Elle en était arrivée à aimer bien plus qu'elle ne le pensait « ses chers paysans », ces matinées à cheval, les missions annuelles, les bains aux thermes, l'harmonium de la chapelle, les moments de solitude dans les champs de blé, sous les grands arbres et à l'ombre du tabernacle.

Lucita vivait cela mal. Il lui semblait que le malheur arrivait au pire moment : à la veille de ses noces. La voix de doña Lucía s'élevait parfois avec une certaine démesure. Elle avait quelqu'un sur qui faire retomber la faute : don Miguel. Elle lui avait dit tant de fois : non, les choses ne vont pas bien ainsi, tu es un naïf, il semble que tu cherches tous les problèmes, il suffit de voir comment les autres réussissent alors que tu nous conduis à la ruine, qu'allons-nous faire avec les enfants et leurs carrières...

– *Ne vous lamentez pas, maman. Offrez-le à Dieu.*

Il n'était pas facile d'avoir en ces moments une voix sereine, de trouver quelqu'un qui relèverait les esprits abattus. Juanita pensa que ce pourrait être elle. Cela vint simplement de son âme, ou bien le Seigneur le lui suggéra dans cette retraite de 1917 : « Allons dans la solitude ». Le Seigneur le lui dit : « Jésus m'a dit qu'il allait faire une fouille dans sa petite maison afin de voir ce qui est nécessaire pour la purifier. » Il fit la fouille et

rencontra dans l'âme de Juanita quelques vanités et attachements. Il fallait les jeter dehors, car « que sont toutes choses sinon vanité ? Tout passe, tout meurt. Je veux me donner complètement. Peu m'importe la pauvreté, les mépris. Cela me conduit à Toi. Je veux être indifférente à tout, sauf à Dieu et à mon âme. »

Ces paroles distillent la sérénité et la détermination. Elles nous montrent une Juanita Fernández qui commence à se situer au-dessus des conflits de la terre. « Je veux être pauvre. Les richesses, l'argent, les vêtements, le confort, les bons repas, à quoi me servira tout cela ? » Les amies de collège étaient attentives à la manière dont Juanita encaisserait la décadence délirante de la maison, dont la nouvelle s'était répandue dans toute la ville comme une traînée de poudre. Elles observèrent que Juanita encaissa sans sourciller. Elles ne remarquèrent aucun chagrin, au contraire : un silence discret, une attention un peu douloureuse – seulement cela – à la réaction de Lucho, à celle de Rebeca et de son père.

– *Ne vous affligez pas, papa. Dieu éprouve ceux qu'il aime.*

Elle gardait cela pour elle. Être serein n'est pas être insensible et la sensibilité de Juanita était délicate comme une fleur. Elle se brisa par où elle devait se briser : Juanita tomba malade. Elle était au lit le jour de ses 17 ans.

– *Un an de moins de vie. Un an de moins jusqu'à la mort, jusqu'à l'union éternelle avec Dieu. Un an seulement pour arriver au port du Carmel.*

Tout était décidé : la mort précoce, la montée vertigineuse au Carmel, l'éclatement de sa nature dans l'éternité du sein de Dieu. Chose terrible que cette jeune fille qui racontait avec tant de détails les étapes de sa relation à la vie et à la mort, de son

avenir au Carmel, de son incorporation passionnée au règne de Dieu. Son corps si jeune, et encore si merveilleux et si beau, lui pesait :

– J’ai assez souffert hier. On m’a donné quelques remèdes qui m’ont fait très mal ; mais je ne me suis pas plainte. J’étais heureuse parce que je souffrais. Il me semblait alors qu’on m’enfonçait des épingles dans le dos, mais je me souvenais de mon petit Jésus flagellé. J’étais heureuse, sans manifester ma douleur.

La retraite qu’elle fit quelques jours plus tard fut une affaire de l’Esprit Saint. Juanita avait un besoin urgent d’une sorte de confirmation de ses idées et sentiments. Elle craignit un moment que sa manière de faire face à l’adversité fût orgueilleuse, que sa manière élégante de dépasser l’humiliation venue de la maison et le désenchantement matériel fût de l’indifférence. La rue Vergara, la petite maison partagée avec d’autres, étaient seulement un prétexte. Ce fut ce qu’elle dit au confesseur qui prêchait la retraite au collège : elle était à la fois une orgueilleuse et un néant misérable. Le confesseur prit les choses d’une autre façon. Il dit à Juanita de rendre grâces à Dieu, de ne pas se déchirer l’âme. Elle devait savoir que, par la miséricorde de Dieu, elle n’avait jamais commis de péché mortel, et à l’âme qui n’a pas commis de péché – le prêtre lui parlait de la chasteté –, il ne fallait pas demander de faire vœu de chasteté mais de virginité.

– Offrez votre virginité au Seigneur.

Juanita resta muette en entendant cela. Elle avait décidé de ne pas interroger le prêtre au sujet de ses péchés mortels, et voilà que soudainement il la renvoyait avec ce certificat de bonne conduite dont, au fond, elle avait besoin de manière presque

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

appelé à Buenos Aires et doña Lucía était surchargée de problèmes et ne pouvait pas non plus consacrer à Juanita le temps qu'elle réclamait. Au total, Juanita était un embrouillamini et avait besoin que quelqu'un vienne mettre de l'ordre dans sa vie.

Et ce ne pouvait être que Lui. Juanita revient sur sa petite rébellion de ne vouloir se confesser à personne parce qu'on a rappelé le Père Blanch. Elle se confesse au Père López et la paix lui revient après la confession. Elle apprend que tous à la maison ont communié cette année, bien que son père et Lucho n'aient pas voulu faire la retraite que Juanita leur avait préparée. Elle se rend compte que seule cette paix intérieure lui permettra de s'engager honnêtement dans les soucis qu'allait occasionner sa sortie du collège. Lucita se mariait enfin avec Chiro. Rebeca et Juanita assistèrent aux noces. Sur la photo de famille, Juanita apparaîtrait belle, grande et rousse, juste derrière sa mère. À cette époque furent fixées les dates de la sortie du collège. Avant son retour à l'internat, Juanita écrit au Père Blanch : « Dans un mois, je sortirai du collège. » Elle veut se préparer pour résister aux flatteries du monde. Elle avoue qu'elle tremble de se sentir si vulnérable à ces flatteries. Tout le monde sait que ce n'est pas vrai, et qu'elle-même le sait. En fait, elle est enchantée de se remettre comme un enfant entre les mains de la Vierge. Dans sa fragilité supposée et émouvante, elle va jusqu'à demander à la Vierge de la prendre avec elle avant sa sortie du collège.

Cette sortie était une obsession. Elle écrit à Mère Angélica Teresa : « D'un côté, j'ai envie de sortir, car ainsi je pourrai partir plus vite à ce petit couvent pour être toute de Lui... D'un autre côté, j'ai de la peine de quitter le collège car j'aime les Mères et l'étude me plaît. Et on me conduira en société. Priez beaucoup pour que je ne sois pas obligée d'aller au bal, ni à

aucune fête mondaine. » C'était une crainte sans objet. Doña Lucía n'était pas une femme mondaine et n'allait pas exposer Juanita à une aventure quelconque. Cependant Juanita – qui a dix-huit ans – se pose le problème comme s'il s'agissait d'entrer dans une bataille. Elle désire passer sans se mouiller ni se souiller, sans connaître ce monde de relations de la bonne société. Elle pense établir un règlement qu'elle suivra de manière inflexible : lever de bonne heure à cinq heures et demi, une heure d'oraison de six à sept, examen de conscience à onze heures et demi, lecture spirituelle au milieu du jour, une heure d'oraison l'après-midi... Cette oraison se change parfois pour elle en désert dans lequel elle ne trouve que du sable à manger. Elle s'est demandé plus d'une fois ce qu'elle ferait durant ces longues heures d'oraison dans la sécheresse quand elle serait au couvent. Elle se rend compte que le Carmel ne sera pas l'oasis de paix qu'elle a parfois imaginée. Mais elle est prête à tout, prête à devenir folle d'amour pour Lui.

On lui arrache une molaire. La dent se brise au cours de l'extraction. C'est comme une anticipation de la sortie du collège. Juanita parle de sa sortie avec la Mère Vicaire du collège. Celle-ci lui dit qu'elle devra être l'ange tutélaire de sa famille, comme si elle ne l'était pas déjà depuis un certain temps. Elle devra beaucoup aimer son père, comme si elle ne lui donnait pas déjà son âme et sa vie. Elle devra beaucoup remercier sa mère pour tout ce qu'elle a fait pour elle. Elle devra beaucoup aimer ses frères et sœurs et être un ange pour eux. Qu'elle profite de la retraite qui sera prêchée au collège dans les premiers jours d'août. Juanita, comme une enfant bien obéissante, en profita. Elle en rend compte dans son Journal d'une manière exagérée, comme si c'était la première fois qu'elle méditait sur la fin de l'homme, la mort, le péché, le jugement, l'enfer, le fils prodigue, l'obéissance et le ciel. Bref :

des sujets classiques. Cela ne l'empêcha pas de « passer des jours de ciel », chose indispensable pour préparer son esprit : « Je sors du collège. » Elle promet de ne pas pleurer et elle ne pleure pas. Elle promet de prendre congé de Rebeca avec fermeté et elle le fait. Elle promet d'être forte. Se présente alors à son esprit une parole de sainte Thérèse adaptée aux circonstances : il faut avoir un cœur d'homme et non de femme.

Juanita expérimente immédiatement que la sortie du collège n'était pas une si grande affaire. Sa vie se déroule facilement. Elle communie tous les matins. Elle fait oraison. Elle s'efforce d'être en permanence en présence de Dieu et y parvient. Elle rencontre Elisa Valdés Ossa, l'amie de sa vie : une enfant adorable. Elle avait les goûts, les idéaux et les aspirations spirituelles de Juanita. Le Père Blanch passa même quelques jours à Santiago de manière inopinée. Juanita se confessa à lui. Nous ne savons pas bien de quoi ils parlèrent, mais la vérité est que la timidité sociale et émotionnelle du Père Blanch a pu causer quelque trouble en Juanita : quand elle serait carmélite, elle ne devrait pas faire de pénitences en dehors de la règle, elle devrait être très prudente et refuser toute pensée qui ne serait pas sur l'amour de Dieu ; qu'elle ne flirte pas ni ne le désire, « parce que ce sont des tentations contre la virginité, qu'elle n'élève jamais le regard pour regarder un garçon et, si elle devait lui parler, qu'elle le regarde, mais avec indifférence et modestie. » De manière évidente, toute la méfiance de l'époque montait à l'esprit du Père Blanch.

Pour le reste, la maison des Fernández Solar continuait à être une arche de Noé. Lucita et Chiro y vivaient. Miguel continuait d'être harcelé par l'incompréhension de sa mère. Lucho vivait dans son monde et dans ses confusions. Les employées prenaient de l'âge et les doigts de doña Lucía se crispaient. Le pauvre Ignacito gardait son handicap. Doña Lucía était toujours

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aspect très pauvre. Il ne paraît pas un couvent mais une vieille maison. Sa pauvreté parle très bien en sa faveur. À peine l'ai-je vu qu'il m'a enchantée et séduite. »

L'un des prêtres qui est arrivé à la propriété de San Pablo pour les missions est le Père Julián Cea. Il plaît à Juanita qui lui fait une confession générale. Le Père Cea est espagnol, Missionnaire du Cœur de Marie. Il comprend immédiatement Juanita et la stimule sur son chemin de sainteté dans le cloître.

– *Vous devez vivre avec le Seigneur dans une communion continue. Il vous aime beaucoup.*

Juanita savait par cœur qu'il en était ainsi. Elle lisait *Le chemin de la perfection* et la *Doctrine spirituelle* avec des pensées de saint Jean de la Croix. C'est-à-dire qu'elle entrait au cœur de la spiritualité la plus exquise du Carmel. Elle regardait aussi les Constitutions et la Règle des carmélites. Elle était surprise du changement qui s'opérait en doña Lucía : elle s'entendait bien avec elle et il n'y avait ni cris ni incompréhensions ; elle l'aimait tendrement. C'était comme si elle prenait congé d'elle à chaque baiser. Rebeca, qui était au courant parce qu'elle était restée à Santiago quand Juanita et sa mère étaient allées à Los Andes, souffrait terriblement. Elle ne pouvait croire à la séparation définitive avec Juanita. Juanita pensait à tous. Ce serait très dur pour Lucho. Miguel ferait peut-être quelques vers désespérés et don Miguel s'effondrerait comme un sucre dans l'eau.

Juanita raconte plusieurs de ces choses à Mère Angélica. Elle lui parle aussi de la mort du cousin Domínguez Solar. Elle demande à Mère Angélica, quand elle lui écrira, de ne pas mettre sur l'enveloppe mademoiselle « del Solar », parce qu'il y avait toujours des gens curieux qui lui demandaient qui lui écrivait de cette manière. Juanita tremblait quand elle écrivait à Mère

Angélica. Elle ne voulait pas que son père surprît cette correspondance. Elle aurait encore moins permis des indiscretions au sujet du paquet de vêtements « monastiques » que Mère Angélica lui envoya à San Pablo de Loncomilla. Juanita s'allia à Rebeca et alla avec elle à la poste de la gare pour prendre le paquet qui contenait un tablier et un corsage de postulante carmélite. Les deux sœurs se mirent dans un petit bois. En un clin d'œil, Rebeca avait enfilé le tablier et Juanita le corsage. Rebeca était merveilleuse. Les deux sœurs rirent comme des folles. Juanita avait de nombreuses questions pour Mère Angélica : jusqu'où doit descendre le tablier, celui-ci est un peu décolleté, le corsage est un peu trop large, de quel genre doivent être les sous-vêtements, la pèlerine doit-elle être boutonnée, peut-elle avoir une médaille en argent car elle a celle d'Enfant de Marie, peut-on garder quelques images dans les paroissiens. Elle avait déjà les soucis d'une fiancée amoureuse.

Tout va bien du côté de la santé. Elle n'a pas la force de Samson, mais elle n'a pas non plus de maladies organiques. Elle croit qu'elle supportera avec bravoure les rigueurs du couvent. Doña Lucía estime que Juanita devrait commencer à s'entraîner : ne pas manger de viande, ne prendre ni petit déjeuner ni collation, ne dormir que six heures... Il lui coûte beaucoup de dire ces choses à Mère Angélica Teresa, mais si elle ne les lui dit pas, à quel conseiller pourra-t-elle les dire ?

– *D'ici peu vous serez ma mère chérie.*

En attendant, Juanita se livre avec ardeur au travail de la mission à San Pablo. Elle passe un film aux enfants un dimanche, puis un autre dimanche. Elle visite les maisons des métayers et les prépare pour la consécration au Cœur de Jésus. Elle traite avec familiarité et tendresse toutes les familles des métayers. Certains d'entre eux sont surpris par cette demoiselle.

Ils en sont enchantés. Juanita n'aime pas la société de Talca¹⁸ qui lui semble prétentieuse et capricieuse, moins que ce qu'on lui en avait dit. Elle parle avec Notre Seigneur et avec la Vierge. Elle est parfois surprise des voix intérieures qu'elle entend d'eux et ne voudrait pas se tromper.

Il y a des événements familiaux. Lucita a eu une fille. Juanita est ravie d'être tante. Don Miguel a découvert l'infinie bonté de Juanita. À peine a-t-elle pris congé de lui à San Pablo qu'elle lui écrit déjà de Santiago une lettre pour lui dire qu'elle l'aime beaucoup et que le peu de temps écoulé depuis la séparation lui paraît un siècle. Les paroles de Juanita recèlent une immense tendresse :

– *Vous ne vous imaginez pas, petit pigeonneau chéri, combien je vous aime, plus encore qu'autrefois alors que j'étais jeune car vous ne parliez pas autant avec nous. Mais maintenant, je vous connais et je sais apprécier votre grand cœur. Adieu, mon beau.*

Elle continue d'être heureuse, et comme si quelqu'un désirait lui faire des adieux de reine, voici qu'en arrivant à Santiago doña Rosa Fernández de Ruiz-Tagle, la tante Rosa, les invite dans ses chères terres de San Enrique de Bucalemu. Une merveille, cette maison de Bucalemu, une merveille, les voitures de don Salvador Ruiz-Tagle et les palmeraies de la propriété. Cela lui rappelle Chacabuco, déjà si loin dans la nostalgie de Juanita : « Tout est vallonné. » Mais cela importe peu. Elle aime saisir le cheval par la crinière et s'élancer comme une flèche vers les collines. Les chemins dans les collines sont bons et les voitures y passent comme l'éclair. Juanita est enchantée de sentir le vent lui fouetter le visage et de faire flotter au vent sa longue chevelure rousse. Elle ne se fatigue jamais. Il semble incroyable aux Ruiz-Tagle que cette jeune fille supporte tant de choses. Ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lucho le remarqua et l'embrassa encore plus intensément. Rebeca se réfugia dans son giron. Les trois parlèrent sans s'arrêter durant le voyage vers Los Andes. Ils revirent leur vie : les joies de l'enfance, les étés heureux à Chacabuco, le souvenir inoubliable du grand-père. Ils parlèrent ensuite de choses plus sérieuses : des choses de la maison, de papa et de maman, de Miguel, de la lésion d'Ignacito, de la mauvaise santé de Lucita et de la beauté de sa petite fille.

Los Andes était déjà là. Ils passèrent devant le petit couvent des carmélites. Juanita demanda à Rebeca si le couvent lui plaisait. Rebeca répondit que non. Elle ignorait encore, bien que Juanita eût comme un pressentiment, qu'elle aussi entrerait un jour au carmel de Los Andes. Si Lucho avait pu imaginer cela, il aurait été désespéré. Ils allèrent tous les trois déjeuner dans un très modeste restaurant de la rue Esmeralda. Juanita mangea à peine quelque chose. Elle regardait sa montre. Elle avait l'âme en suspens, sur le point de sortir – comme dans saint Jean de la Croix – avec de grands désirs et enflammée d'amour.

– C'est au carrefour de la rue Villares et de la rue Sarmiento.

« Avant d'entrer, elle reçut la bénédiction du R. P. José Antonio et de madame Lucía sa mère », dit la chroniqueuse du couvent. Elle ne dit pas que lorsque vint ce moment, Juanita avait déjà revêtu les habits traditionnels de la postulante carmélite : le corsage très modeste, la pèlerine, la grande robe et le voile sur la tête. On dit qu'elle était belle. Elle paraissait divine et très éloignée à Lucho, avec un demi-sourire entre la mélancolie et la joie. « Elle fut accueillie par la communauté avec la plus grande joie, car tout en elle révélait la joie qui inondait son âme alors qu'elle se sacrifiait pour son Dieu. » Auparavant, devant la porte de la clôture, elle avait embrassé

tous les siens : doña Lucía, la tante Juana, Julia Freire, et Rebeca de toute son âme. Quand elle embrassa Lucho, elle lui dit mystérieusement :

– *Dieu existe, mon frère, ne l’oublie jamais.*

Ce fut comme un coup de lance dans l’âme de Lucho. Il rougit et les larmes lui montèrent aux yeux. Il lui répondit que oui, mais peut-être avait-il autre chose à dire à ce moment-là à sa sœur. Quand Juanita franchit la porte de la clôture, Rebeca s’évanouit, mais auparavant elle avait bien regardé tous les détails et elle les raconte à son père dans une lettre datée du 8 mai, dès son retour de Los Andes. La dernière pensée de Juanita avait été pour son père. Elle avait demandé à sa mère de la bénir en son nom à lui. « À cet instant, elle se révéla telle qu’elle était : forte, grande et sainte. » Tout semblait l’enchanter. Tout lui paraissait une félicité qu’elle ne méritait pas. « Nous ignorions le trésor que nous avons. Ce n’est que maintenant que nous savons l’apprécier à sa juste valeur. »

Avant de retourner à Santiago, le Père José Antonio de la Purification s’entretint avec les moniales au parloir. Il leur parla de saint Joseph, de ce que signifiait l’entrée de Juanita dans la clôture du Carmel, et de la gratitude à avoir envers Dieu. Puis il rentra à Santiago par l’express. Juanita entra dans sa cellule de carmélite et se trouva seule – maintenant et pour toujours – avec l’époux de son âme. Elle écrivit dans son Journal : « je sentais tout son amour. » Elle le sentait de manière presque physique et sensible ; il lui embrasait l’âme. Pendant l’oraison, cet après-midi-là, elle ne sentit pas son corps. Les sœurs durent la toucher aimablement pour qu’elle s’asseye. « Cela me produisit une impression si désagréable que je me mis à grelotter. » L’amour la rendait folle. Elle ne savait pas ce qui lui arrivait. « Je me suis offerte comme victime pour qu’il manifeste aux âmes son amour

infini. »

Juanita commence maintenant à signer « Teresa de Jésus, carmélite ». Elle le fait dans une lettre du 8 mai à son père. Elle le fait aussi le même jour dans une lettre à sa mère pour lui raconter ses premières escarmouches dans le couvent : la Mère prieure lui dit de se lever un peu plus tard que les autres ; Mère Angélica Teresa prend soin d'elle avec tendresse ; elle multiplie les maladresses à chaque pas ; elle a beaucoup de mal à marcher avec des sabots et a le fou rire à se voir si gauche ; elle a dormi comme une reine dans son dur lit de carmélite dont la rudesse réclame un bon sommeil.

Elle découvrait le couvent. Elle ne tarda pas à le connaître car il était petit, étroit et élémentaire, avec des sanitaires d'une vraie misère, passablement froid dans les coins, sans électricité ni eau chaude. Quand on avait besoin d'eau chaude pour quelque remède, il fallait recourir au fourneau de la cuisine. Cela importait peu à sœur Teresa de Jésus, carmélite. Elle savait qu'elle avait choisi la pauvreté. Elle le dit à Lucho dans une lettre du 12 mai : « Les sacrifices auxquels je me sou mets ne sont pas des sacrifices ; l'amour adoucit et allège tout. » Mais ce sont quand même des sacrifices et elle le sait bien, c'est pourquoi elle les accepte et les change dans le prix de l'amour. Elle demande à Lucho de ne pas pleurer. « Je suis heureuse et Il m'aime. »

Elle sera jardinière, parce qu'au Carmel il faut travailler pour vivre. Teresa a vu le jardin du couvent qui lui a plu. Elle avait l'impression de retrouver un petit coin de Chacabuco avec des oranges, des pamplemousses, des plaqueminiers et des mandarines... « Je pourrai cultiver des fleurs pour mon Tout Adoré. » Elle demande à doña Lucía des œillets « pour les planter ici », deux couvertures et de l'épaulette. Qu'elle dise au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son jeu. Tout se sait, tout se voit et tout s'apprécie dans les couvents de carmélites. On aime tout, jusqu'au silence qui empêche de dire les choses qui surviennent dans le beau cours de chaque jour. On rapporte que Mère Angélica Teresa affirma : « A moi, Teresa ne m'a jamais rien dit. » Dans la même lettre au Père Colom, Teresa ne lui dit pas non plus d'où lui viennent parfois les souffrances spirituelles. Elle dit seulement ceci :

– Je m'efforce d'acquérir les vertus : d'être obéissante jusque dans les moindres détails, charitable avec mes petites sœurs et, par-dessus tout, d'être humble. Pour cela, j'essaie de ne pas parler de moi, ni en bien, ni en mal et de m'humilier seulement devant notre petite Mère. J'essaie de ne pas me disculper, même quand on me reprend sans raison et, si quelque sœur m'humilie, je m'efforce de la servir et d'être plus prévenante avec elle. Je veux toujours ne rien m'accorder et me renoncer en tout afin de m'unir davantage à Dieu.

Ofelia Miranda fut la première à venir lui rendre visite. Elle pleura à chaudes larmes quand elle la vit si belle, si lointaine et si heureuse. Elle lui parla de toute la famille parce que personne ne connaissait comme elle les Fernández Solar. Un autre jour, celui de la Saint Jean-Baptiste, ce fut don Miguel qui vint la voir, lui qui ne l'avait pas vue depuis le jour de son départ pour Los Andes. Doña Lucía était là également, avec Lucho et Rebeca. « La sœur Teresa a passé tout l'après-midi au parloir », précise la sœur tourière. Celle-ci était comme le grand scribe de la communauté. Elle dit aussi que le 30 août, doña Lucía de Fernández, doña Juana Solar, doña Rosa de Ruiz-Tagle, mademoiselle Rebeca et monsieur Luis Fernández rencontrèrent sœur Teresa, qui, cette fois encore, passa tout l'après-midi au parloir.

Teresa était attentive à tous : à sa famille et au Carmel. Elle était peinée d'apprendre que se mourait à Santiago la Mère Margarita Vial Guzmán, une femme très thérésienne, fondatrice des couvents de Viña del Mar, de Los Andes et de San Bernardo. Teresa demanda à sa mère d'aller la visiter, car elle devait beaucoup à la Mère Marguerite. Peut-être lui devait-elle sa vocation au Carmel. Teresa de Jésus était grave en parlant de ces choses. « Je suis déjà vieille », écrit-elle le lendemain de son anniversaire. « Je suis vieille. J'ai déjà 19 ans. » Elle dit que c'est une horreur et qu'elle doit se préparer à rendre compte de sa vie au Seigneur. On a la sensation que toute la paix du monde lui souriait intérieurement, toute la sécurité de se savoir établie au milieu de la lutte – mais établie – dans l'amour.

Un amour plein d'agilité et d'efficacité. Rien ne passe au-dessus d'elle : elle demande à Dieu qu'il ne pleuve pas pour que ne se perdent pas encore une fois les récoltes de Loncomilla. Elle dit à son père qu'elle est toujours à ses côtés et qu'elle sait que les heures de la nuit sont les heures mauvaises de la solitude de don Miguel. Elle dit à Rebeca de bien réfléchir avant de sortir du collège et de ne pas être un mouton de Panurge. Elle encourage sa mère à se laisser envahir par Dieu et à vivre en Lui dans la foi. Elle demande aussi à Rebeca de recopier d'une belle écriture arrondie les notes d'un livret du Père Avertano, qu'on lui avait laissé mais que le chien est venu déchiqueter. Maintenant, il faut acheter un autre livret identique et recopier les pensées que le Père Avertano avait notées sur le livret déchiré par le chien. Lors du chapitre de coupes, qui a lieu chaque semaine, elle est attentive à tout dire. Teresa confesse qu'elle a traversé la cour sans avoir mis les sabots, qu'elle fait du bruit au chœur et qu'elle va essayer de l'éviter. Ce que Teresa ne peut pas dire, c'est que si elle remue parfois les pieds sur le parquet du chœur, c'est pour se défendre des ravissements que Dieu lui

cause qui, si elle se laissait faire, pourraient l'élever au-dessus du sol. Elle ne peut permettre cela parce qu'elle n'aime pas attirer l'attention des sœurs. Elle se contente de dire au Seigneur de ne pas l'élever de cette manière.

– *Mon âme semblait sortir d'elle-même avec une telle violence que je suis presque tombée sur le sol.*

Elle était en train d'être purifiée par l'amour. Embrasée de l'intérieur, elle devait rester présente extérieurement et ne rien laisser paraître. Les autres pourraient la prendre pour une hypocrite simulant des gestes de sainteté et de mystique, et n'avoir aucune compassion du « néant criminel » qu'elle avait toujours été. Ce qui arrivait à Teresa, c'est que le Seigneur était en train de brûler les étapes, de réduire les délais pour consommer son œuvre dans les temps les plus brefs.

L'autre Chapitre important fut celui où la Mère prieure présenta à la communauté la candidature de Teresa de Jésus pour la prise d'habit. L'événement avait un côté solennel. Teresa ne s'était pas rendu compte du chapitre, mais quand on l'appela à la salle capitulaire, elle tremblait comme une feuille. Elle s'imaginait que les sœurs l'avaient peut-être refusée. « Crois-moi, je crus que j'allais être refusée. » Elle ne savait pas bien pourquoi, mais elle le croyait. Sa surprise fut énorme quand la Mère prieure lui dit qu'elle avait été acceptée par toutes les sœurs. Teresa se jeta dans les bras de sa prieure et l'embrassa fortement. Elle ne parvenait pas à quitter les bras de Mère Angélica et elle étouffait presque les autres sœurs avec ses embrassements. Elle défaillait presque d'émotion. On la plaisanta en récréation en lui rappelant cet excès d'effusion. C'était le jour de la Nativité de la Vierge et on avait fixé au 14 octobre – veille de la fête de notre sainte Mère Thérèse – la date de la prise d'habit du Carmel.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Javier pendant que la famille part en vacances à Algarrobo. Teresa de Jésus veut maintenant être plus proche que jamais de son père. Elle lui dit qu'il ne lui semble pas que tout aille mal. Dieu tire toujours le bien de nos maux et il existe une récompense éternelle. L'autre jour, on a demandé à Teresa de semer des légumes et elle a supplié Dieu qu'ils ne se perdent pas. Elle se souvient plus que jamais des soucis de son père et elle veut savoir comment ont été les récoltes cette année. Que son père ne travaille pas tant, qu'il prenne garde à la chaleur. Quinze jours de bains à Algarrobo avec la famille ne lui feraient pas de mal. Qu'il ne retarde pas l'heure des repas, cela ne lui réussit pas. Elle priera pour que tout aille mieux.

Le 2 février, elle passe un véritable savon à Rebeca. Celle-ci a écrit à Teresa au sujet de quelqu'un qui ne l'aime pas ou qui la regarde de travers. Teresa « lui adresse des reproches vigoureux » et lui dit d'abandonner ces susceptibilités et ces enfantillages. Qu'elle n'abrite pas dans son cœur des sentiments de méfiance à l'égard de quiconque, et moins encore à l'égard de la personne en question. Si elle continue ainsi, elle va empoisonner sa vie entière. Rebeca sait très bien de quoi et de qui Teresa veut parler. « Crois-tu que, parce qu'on te contrarie ou qu'on ne te donne pas ce qui est à ton goût, on ne t'aime pas ? Alors, je dirais la même chose car, lorsque j'étais à la maison, il me fallait contrarier ma volonté jusque dans les plus petits détails. » Elle élève ensuite le point de vue et parle à Rebeca de l'immolation pour Dieu même dans les plus petites choses : jusqu'à ne pas ramasser un fil par terre sans permission.

– *Sur la croix est l'amour et en aimant on est heureux.*

Miguel est à San Javier avec son père. Teresa de Jésus apprend la nouvelle et s'en réjouit. Elle sait que cela fera du bien à don Miguel de ne pas se sentir si seul pendant les jours

du terrible été chilien. Cela fera aussi du bien à Miguel qui pourra se reposer à l'abri de la vigilance de sa mère. Miguel s'entend bien avec son père et l'admire. Il l'aime tendrement, bien que de manière peu efficace. Teresa se plaint qu'aucun des deux ne lui écrive alors qu'ils ont promis de lui raconter des choses très intéressantes. Peu importe : qu'ils aillent bien et aient de la dévotion pour la Vierge. « Je vous assure, petit papa si cher, que si vous récitiez le chapelet tous les jours, elle vous paierait de retour. »

Miguel réalise maintenant, mieux que jamais, l'ampleur de la solitude de son père. Il l'a vu arriver bien des soirs fatigué et triste. Il retirait ses bottes, se laissait à moitié tomber dans la chaise sous le porche et restait apparemment endormi ; en réalité, son âme restait éveillée et douloureuse. Plusieurs années plus tard, quand don Miguel mourra à Hualañé, Miguel écrira ces vers émouvants :

*Faucheur de montagnes,
Bûcheron, mon père :
À quelle montagne lointaine
Le Seigneur t'a conduit ?
On entend le gémissement
Fatigué des ruisseaux.
Le vent pleure dans les feuilles
Des tilleuls endormis
Et une angoisse infinie
Rompt les sanglots mortels
Du cœur vide.
Bûcheron, mon père !*

Teresa écrit à doña Lucía à Algarrobo juste avant le début du carême 1920. Elle lui demande de regarder la mer pour elle et, quand elle la regarde, de se souvenir d'elle et de rendre grâces à

Dieu de l'avoir faite si belle. « Chaque fois que vous regardez la mer, aimez Dieu pour moi. » La passion qui se manifeste dans cette lettre est formidable. Teresa de Jésus est en train de consommer sa vocation. En peu de mois, elle a bien compris ce pour quoi sont faites les carmélites. Elle s'est arrangée avec la Vierge Marie afin que celle-ci lui serve de prêtre : « Qu'elle m'offre à chaque moment pour les pécheurs et pour les prêtres, mais baignée dans le sang du Cœur de Jésus. »

– *Ici, au Carmel, j'ai compris ma vocation. Ma vocation est due à son amour miséricordieux.*

21 Cf. JEAN DE LA CROIX, *Cantique spirituel*, strophe n°1 (N. du T.).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

autres : le Père Blanch, le Père Lohr, le Père Gavirati, le Père Cáncer et le Père Francisco Javier Lizana. Tous célébrèrent dans l'après-midi les funérailles solennelles de Teresa de Jésus. Ofelia était présente elle aussi. Miguel, le poète, méditait des vers sur sa sœur :

*« Elle portait le nom divin
De Thérèse de Jésus...
Elle possédait un mystérieux
Désir de reposer. »*

Miguel la pleurerait plus que tout autre, mais il ne le dirait à presque personne. Il savait bien ce qu'il perdait. Personne ne le comprendrait comme elle l'avait compris. Mais maintenant elle reposait pour toujours. Pour toujours commençait pour elle l'extase de l'amour là où l'amour est le plus vrai :

*« Elle changea le lys et la fleur d'oranger
Pour la couronne d'épines. »*

Miguel méditait ces paroles intérieurement. Il se disait que le sort était maintenant renversé et il regardait la couronne de fleurs blanches qui auréolait le front et la tête de Teresa.

Il arriva un miracle. Personne n'avait dit aux habitants de Los Andes qui était mort. Une petite sœur de plus, peut-être. Mais il y avait dans l'air comme un coup de clairon annonçant une sainteté cachée. Le village le perçut comme s'il s'agissait d'un parfum, et beaucoup étaient là, regardant la petite sœur enchanteresse qui était morte d'amour. Ils auraient voulu s'approcher d'elle et prendre d'elle quelque chose comme si c'était une relique. Ils demandaient qu'on approche d'elle les fleurs et les chapelets qu'ils apportaient. On dut ouvrir les portes de la chapelle pour que tous puissent entrer. Ceux qui ne purent pénétrer restèrent dehors sur le trottoir, comme si un

aimant les retenait. Miguel et doña Lucía étaient confus. Personne n'avait pensé que cela arriverait. Miguel était pâle. Il crut qu'il ne pourrait pas tenir jusqu'à la fin de la cérémonie. Il décida de sortir. Les personnes s'écartèrent quand il sortit et quelqu'un s'approcha de lui et le toucha, comme s'il était en train de toucher l'aile du mystère.

On la conduisit ensuite respectueusement à l'humble cimetière du couvent, dans le jardin, et on l'y enterra. Sur elle se fit le silence. Il semblait aux amis restés à Santiago qu'avec Teresa une étoile de lumière était partie pour le ciel.

Rebeca entra au carmel de Los Andes en novembre de cette même année 1920. Elle vint prendre la place laissée vacante par sa sœur. Elle mourut en 1942, et certains disent que ce fut elle la véritable sainte.

Don Miguel mourut en 1923. Son cœur céda brutalement.

Lucho fut le fils du miracle. « J'ai été le plus grand miracle moral de ma sœur. »

Teresa vint chercher doña Lucía un autre 12 avril, en 1955.

Miguel était mort deux années plus tôt et Lucita mourut en 1968.

Lucho vécut le plus longtemps et fut le plus grand témoin qu'eut Teresa de Jésus.

Les autres miracles sont écrits dans les registres correspondants.

Mais les autres livres, non. Les livres du mystère et de la grâce ne seront jamais écrits.

Sur la tombe de Teresa, au monastère d'Auco, au Rincón de Los Andes, on trouve chaque jour de nouvelles fleurs, de nouvelles âmes et des jeunes.

Il y a des larmes et des joies de personnes venant du Chili et

de toutes les Amériques.

Un soir du mois d'avril de 1987, au parc O'Higgins de Santiago, le Pape Jean-Paul II déclara Teresa de Los Andes bienheureuse.

Et l'un de ces jours, Teresa de Jésus et de Los Andes montera à la gloire du Bernin²³.

Personne ne la connaissait, mais les siècles ont déjà commencé à dire la sainteté jeune de cette petite chilienne qui vola au temps le temps de l'amour et de la beauté.

²³ Teresa de Los Andes a été canonisée à Rome par Jean-Paul II le 21 mars 1993 (N. du T.).

TABLE DES MATIÈRES

1. Il n'a pas voulu que je naisse pauvre
2. Quand eut lieu le tremblement de terre
3. Le grand-père mourut comme un saint
4. Je me mis à pleurer à chaudes larmes
5. Une seule fois, quand j'étais très petite, je l'ai oublié
6. Ce matin-là, je me suis levée de bonne heure
7. Je lui demandais de me prendre le huit décembre
8. La semaine dernière, nous avons eu des missions
9. Ce que Jésus faisait dans mon âme
10. C'était la première fois qu'on m'envoyait des fleurs
11. Un néant criminel
12. Hier et avant-hier, nous sommes allées à Lourdes
13. Mon adresse est rue Vergara au numéro 92
14. Folle d'amour pour Lui
15. Une maison pauvre et vieille
16. La cellule de mon âme
17. La plume ne se retient pas
18. Nous ne sommes plus du monde
19. Là, j'ai appris ce que c'est qu'aimer
20. Un immense foyer de feu et de lumière